

FESTIVAL PHOTO

HOULGATE • NORMANDIE

LES FEMMES S'EXPOSENT

QUATRIÈME ÉDITION

DU 1^{er} JUIN AU 8 AOÛT 2021



© Julie Glassberg

Dossier de presse

Application
dédiée au
Festival





L'année 2021 a commencé sous le signe de la résistance, dans l'espoir d'un avenir meilleur. Les douze derniers mois ont été déstabilisants, critiques, tragiques parfois. Alors nous nous sommes mobilisées pour penser, créer et organiser cette 4^e édition du Festival Les femmes s'exposent – en surmontant des embûches là où nous ne les attendions pas.

S'installer dans la durée est plus que jamais essentiel pour soutenir le monde de la photographie déjà asphyxié. Pour continuer de découvrir et rendre visibles de nombreuses femmes photographes talentueuses. Pour mettre à l'honneur celles qui ont quand même réussi à travailler malgré ce contexte si particulier.

Dans notre société sous cloche depuis un an, il est plus que jamais vital de montrer la nécessité de la culture.

Les expositions, avec leur diversité de sujets et d'écritures photographiques, offriront un tour du monde à un large public et donneront matière à s'évader, à s'interroger, comparer, ressentir...

Dans cette crise sanitaire historique, le Festival Les femmes s'exposent s'adapte tout en restant fidèle à son intention initiale, alerter sur le manque de parité, et toujours dans une atmosphère simple et conviviale.

Béatrice Tupin
DIRECTRICE DU FESTIVAL



RENDRE VISIBLE & ACCESSIBLE

Le festival français LES FEMMES S'EXPOSENT est entièrement consacré aux femmes photographes professionnelles (toutes catégories confondues : guerre, sport, portrait, etc.). Sa vocation est de montrer leur contribution croissante dans le monde de la photographie et des médias, de rendre leurs travaux visibles.

Moins d'un quart des photographes des grandes agences sont des femmes. Elles gagnent moins bien leur vie que leurs confrères. Seulement 25% de la programmation des événements photographiques met en avant les travaux des femmes photographes. Ils sont donc insuffisamment présents dans la presse, les festivals, les expositions et les prix photo.

Le Festival LES FEMMES S'EXPOSENT a ainsi pour vocation de valoriser et récompenser les travaux des femmes photographes et, ainsi, de soutenir les nouvelles générations comme les anciennes.

Le Festival est également sensible à la question de la démocratisation de l'accès à la

culture. Les expositions sont réalisées dans l'espace public : leur visibilité par tous et leur gratuité sont les principes de base de l'organisation de l'événement.

Cette quatrième édition se déroulera du 1^{er} juin au 8 août 2021, à Houlgate en Normandie, avec :

15
expositions en extérieur dont
2 projets pédagogiques,
retracés sous forme d'expositions
1 résidence
3
prix qui récompenseront
des travaux sur des thèmes variés

Le week-end presse en présence des photographes est programmé du 11 au 13 juin prochain (sous conditions des modalités de déplacement et de rassemblement dues à la crise sanitaire).



© Michael Bunel

Anne-Charlotte Compan

Photographe autodidacte, Anne-Charlotte Compan a d'abord navigué dans les univers de l'éducation spécialisée et de la communication. Elle a décidé de devenir photographe pour parler des sujets qui la touchent et lui sont chers : l'exclusion, le handicap, les rapports entre l'homme et la nature. Elle désirait aussi raconter des parcours et des individus. Après une formation au Centre de Formation et de Perfectionnement des Journalistes (CFPJ), elle est aujourd'hui photojournaliste indépendante, et travaille également sur les sujets d'actualité.

ÊTRE FEMME PHOTOGRAPHE

« Un festival dédié aux femmes photographes, est-ce que ce n'est pas s'éloigner un peu plus de la parité tant recherchée ? Non, définitivement non. Cela fait trop longtemps que le travail féminin dans le milieu photographique est largement sous-représenté. Comme dans toutes les luttes de l'Histoire des sous-représentations, exiger plus de visibilité, c'est devoir à un moment donné lever la voix et taper du poing sur la table pour se faire entendre. Je pense que ce Festival apporte son écot en soutenant le combat que mènent les femmes photographes. »

Axis Mundi

Cette exposition est une invitation à lever la tête ! Pour celles et ceux qui connaissent Houlgate, les épis de faîtage font partie du décor. Perchées à la cime des toitures, ces pièces ornementales semblent veiller paisiblement sur la ville, tels des axis mundi, points de connexion entre la Terre et le ciel. Ces photographies, réalisées à l'aide d'un drone, nous dévoilent ces épis et nous expliquent leur fonction technique, leur symbolique et leur place dans le patrimoine de notre commune. Nous découvrons Houlgate et tous ses ornements juchés sur les toits d'un point de vue aérien et poétique.



Du toit de la villa Harjès, ces deux mouettes veillent telles des gardiennes sur le front de mer et les promeneurs.



Irène Jonas

Irène Jonas est sociologue et photographe. Elle a mené des études sociologiques – notamment une intitulée « Et pourtant, elles photographient... Les parcours des femmes photographes » – et publié de nombreux articles et ouvrages. Depuis une douzaine d'années, elle centre ses recherches sur la sociologie visuelle et le genre. Elle est membre de l'agence révélateur depuis 2016. En 2018, elle a reçu le prix FotoMasterclass pour sa série « Insomnie » exposée à Foto-fever. En 2019, elle a réalisé une exposition à l'Opéra de Rennes sur le thème du « Hollandais volant » et une projection de 80 photographies sur une pièce musicale de Jean Cras. En 2020, elle a exposé à la galerie Thierry Bigaignon (Paris). Elle a publié deux livres : « Dormir dit-elle » (Ed. Arnaud Bizalio, 2018) et « Crépuscules » (Éditions de Juillet, 2020).

© Olivie Bourgoin

ÊTRE FEMME PHOTOGRAPHE

« Quand je regarde en arrière, je vois des soutiens, des accompagnements et des liens amicaux qui ont étayé une volonté de toujours continuer. Mais je vois également une guirlande de doutes, d'empêchements, de portes fermées, d'absence de confiance, de manque de temps, de lassitude... Je n'aurais pas été aussi longtemps encombrée par moi-même, et par les autres, si plus d'égalité entre les femmes et les hommes avait existé dans la société. »

L'épaisseur du temps

Les saisons de l'année 2020 se sont succédé au rythme des confinements, déconfinements et reconfinements. Dans ce petit village de bord de mer, la frontière entre l'habituel et l'inhabituel, l'ordinaire et l'extraordinaire était peut-être moins perceptible que dans les grandes villes, mais il flottait dans l'air comme un sentiment d'étrangeté. Immobilité et silence sont probablement les deux termes qui ont le plus justement caractérisé ce sentiment d'irréalité dont les mois étaient marqués.

Brume et pluie brouillaient les contours, suspendaient le temps, jetant comme un voile sur les paysages déserts. Seul l'été leur a redonné figure plus humaine.

Les photographies noir et blanc sont retravaillées à la peinture à l'huile accentuant l'intemporalité de ces images prises en pays bigouden.





Germaine Chaumel

Germaine Chaumel, née le 22 novembre 1895 à Toulouse, est une femme curieuse et active au tempérament artistique. Après avoir été dessinatrice, pianiste, chanteuse d'opérette sous le nom d'Anny Morgan, elle se prend de passion pour la photographie. Autodidacte, elle se forme grâce aux travaux de Brassai et Man Ray, ses références. Elle crée en 1936 avec 11 autres photographes, tous des hommes, le Cercle photographique des XII. L'association a pour but de parvenir à l'excellence dans la photographie artistique et ses membres participent à de nombreux concours.

Mariée en 1919, elle divorce en 1923 – alors qu'elle a un petit de quelques mois –, et se remarie avec Charles Chaumel, le grand amour de sa vie. Ensemble, ils ont une fille en 1925.

Son appartement familial devient un véritable studio et ses enfants, ses modèles de prédilection. Sa grande compétence photographique l'amène à travailler pour la presse dès 1936 (« La Garonne », « Paris Soir », le « New York Times »...). Elle est pendant la guerre l'une des rares photographes à pouvoir approcher Pétain puis de Gaulle. Elle s'est intéressée à tous les sujets : le photoreportage, l'art, le sport, la mode, le nu, le portrait – de vedettes ou d'inconnus. Mais elle n'aimait pas les photos volées. Elle travaillait à cent à l'heure, et plus encore pour subvenir aux besoins de sa famille quand son mari fut mobilisé, puis fait prisonnier.

Elle voyage en 1947 dans l'Italie détruite avec sa fille, élève aux Beaux-Arts. En 1949, elles traversent l'Espagne en voiture. Deux femmes seules, en voiture, à l'étranger, ce n'était pas très courant !

Elle a été une femme d'avant-garde et de passions, élégante, gaie, sensible, courageuse, résiliente, toute en modestie et sourire, ne recherchant ni notoriété ni mise en avant. Elle aimait apprendre et seul son propre regard comptait.

Dans la dernière partie de sa vie, elle se dédia à d'autres passions comme la confection de chapeaux (elle s'installa comme modiste), l'histoire, et la cuisine vers ses 80 ans ! Elle s'éteint le 12 avril 1982, entourée de ses enfants et petits-enfants.

ÊTRE FEMME PHOTOGRAPHE

« Elle faisait ce qu'elle voulait, sans polémique. Elle menait sa barque comme elle l'entendait, ce qui à son époque n'était pas simple pour une femme. »

Pilar Martinez Chaumel, la petite-fille de Germaine Chaumel.

La France occupée

Germaine Chaumel devient avec la Seconde Guerre mondiale une « photographe de la guerre ». Elle en montre les répercussions et les drames, sans voyeurisme, dès le 3 septembre 1939, date de la déclaration des hostilités entre la France et l'Allemagne : le baiser fougueux d'un réserviste sur le départ, les tranchées creusées par la défense passive, des soldats au repos, les réfugiés par milliers...

Après l'Armistice, elle se plie, avec recul, à l'exercice ingrat de photographier le régime de Vichy et sa propagande : les défilés d'anciens combattants, le culte de la personnalité du maréchal Pétain entretenu dans les écoles, etc. Mais elle s'attache avant tout à documenter le quotidien des Français : les privations des années noires ; les files d'attente interminables ; les familles dispersées, les enfants perdus. A Toulouse toujours, Germaine suit les mères réfugiées qui déposent des messages sur la façade de l'hôtel de ville, place du Capitole. Elle accueille une famille juive d'Anvers, les Nahum, qu'elle cache chez elle jusqu'en 1942.

Toutes ses images ne suffisent pas à la faire vivre, elle et ses deux enfants, Charles ayant été fait prisonnier en mai 1940. Elle poursuit parallèlement son travail de portraitiste dans son appartement-studio. Sous l'Occupation, il y a un grand besoin de photos d'identité pour refaire ses papiers. Parmi ses clients, des collaborateurs notoires comme de grands patriotes. Ces heures sombres s'achèvent à la Libération : elle fixe sur la pellicule la foule venue acclamer les nouvelles autorités issues de la Résistance, puis la visite officielle du Général de Gaulle. Elle continue à travailler pour des journaux de la Libération en 1944-45.



Sur les pas de l'infirmière-visiteuse dans sa tournée humaine et solitaire, 1939.



Sara Aliaga Ticona

Sara Aliaga Ticona est une photojournaliste bolivienne et une conteuse visuelle, basée dans la ville de La Paz. L'an dernier, elle a notamment été lauréate du fonds d'urgence « National Geographic » ; de l'organisation de presse Pulitzer Center on Crisis Reporting, et du fonds Rainforest Journalism qui soutient les reportages dans les régions de la forêt tropicale de l'Amazonie ; de la fondation Gabo, fondée par le prix Nobel colombien Garcia Marquez ; de l'Open Society Foundations ... Elle a travaillé pour des médias internationaux (le « New York Times », le « Guardian », « El País », les agences « Reuters », « AP ») et boliviens. Elle a fondé le premier collectif de photographes boliviens, War-MiPhoto.

ÊTRE FEMME PHOTOGRAPHE

« Être une femme photographe est un travail difficile : peu d'opportunités, et une présence limitée dans les lieux de création et de transformation de l'imaginaire visuel social. L'accès difficile à la formation rend également compliqué celui aux emplois qui paieraient des salaires décents ou équivalents à ceux des confrères photographes. Mais, actuellement, les femmes s'organisent, conquièrent des espaces de réflexion et de création autour de nouveaux récits visuels, elles sont entendues, font des réalisations importantes mais encore insuffisantes par rapport à leurs collègues. »

De la terre au ciel, un regard sur la Bolivie

Cette exposition est une radiographie condensée de mon pays, la Bolivie, issue de différents travaux personnels ou commandés par des médias. Dans cette sélection, j'essaie de montrer les contrastes territoriaux – de La Paz, dans la partie andine, à la jungle amazonienne, en passant par l'Isla del Sol et le sommet Sumaq Urqu qui domine la ville de Potosi ; et la diversité des modes de vie au quotidien, subtils mélanges entre tradition et modernité. Les axes transversaux de ma recherche visuelle sont le territoire et le symbolisme, ainsi que la préservation de la mémoire et de l'identité. J'essaie de développer un discours pour rendre leur dignité aux femmes et aux peuples indigènes boliviens.

Dans les rues de La Paz. Les habitants qui sont en quarantaine n'ont pas d'autre choix que de sortir quand même pour subvenir chaque jour aux besoins de leur famille.





Lys Arango

Photographe documentaire espagnole, Lys Arango vit là où elle travaille, mais est actuellement basée à Paris. Diplômée en relations internationales et titulaire d'un master de journalisme, elle développe des récits documentaires de longue durée qui mêlent photographie, texte et son, pour relier les questions humanitaires et la vie quotidienne et explorer leur convergence dans un contexte historique et culturel. Elle cherche à comprendre pleinement la vie de ceux qu'elle nous fait découvrir afin de les montrer le plus fidèlement possible. Le temps, la confiance et la compréhension étant les éléments clés pour y parvenir, ses projets se développent sur plusieurs années.

ÊTRE FEMME PHOTOGRAPHE

« Être femme photographe m'a toujours ouvert les portes de mondes secrets : les familles m'accueillent, me permettent d'être le témoin de leur intimité, et se confient sur les sujets les plus délicats. Les femmes photographes sont encore confrontées à d'énormes défis aujourd'hui, mais nous sommes à un moment unique de l'histoire : par notre façon de faire de la photographie, nous mesurons notre impact grâce à la réception du public. Tous commencent à comprendre que si nous voulons avoir un regard équilibré, éclairé et nuancé sur notre monde, nous devons nous assurer que les images et les histoires émanent d'un ensemble diversifié, et inclusif, de créateurs et de créatrices. »

Jusqu'à ce que le maïs repousse

Ce reportage est une histoire visuelle sur la migration climatique au Guatemala et ses raisons. Dans les communautés autochtones des Hautes Terres, la question n'est plus de savoir si l'on en partira, mais quand. Les conditions climatiques sont de plus en plus capricieuses ; les récoltes, année après année, sont de plus en plus mauvaises, et les opportunités de travail deviennent rares dans tout le pays. Des milliers de personnes, touchées par la pauvreté et l'insécurité alimentaire, essaient de s'en sortir. Au cours de la dernière année, j'ai documenté ce phénomène sous-évalué et travaille en ce moment sur la deuxième partie de ce projet : les causes et les effets de la malnutrition infantile chronique, également connue sous le nom de « tueur silencieux ».

Huehuetenango, janvier 2020.
Les petits agriculteurs guatémaltèques subissent la sécheresse puis les pluies. Leurs cultures sont ravagées, les réserves alimentaires, épuisées. Mario et sa famille migrent à la recherche de travail.





© Justin Setterfield

Pauline Ballet

Diplômée de l'École nationale supérieure de la Photographie d'Arles, Pauline Ballet découvre la photographie sportive en 2013 lors de la Flèche wallonne, cette course cycliste belge qui arrive à Huy où se situe « le mur », une côte aux pourcentages impressionnants. Depuis, si elle arpente les courts de Roland-Garros et les terrains de foot, la majeure partie de son travail se réalise toujours sur les routes des compétitions cyclistes, partout dans le monde. Ce qui l'intéresse dans le sport, c'est la dramaturgie des affrontements, et de raconter les défaites, les victoires, autant que les coulisses et les à-côtés. Elle réalise principalement un travail de commande et collabore avec la presse, les équipes cyclistes et les organisateurs d'événements.

ÊTRE FEMME PHOTOGRAPHE

« Selon mon expérience, être une femme a plus d'avantages que d'inconvénients. Je suis néanmoins choquée chaque année de constater le faible effectif féminin présent à la réunion des photographes du Tour de France. Cependant, il me semble que les choses évoluent. La photographie sportive est encore très masculine alors que je n'ai pourtant pas l'impression d'exercer un métier d'homme. Certes, c'est un métier très physique pour lequel il faut un mental d'acier, mais le résultat attendu est le même quel que soit le genre : il faut faire ses preuves. »

Le Tour de France

Plus jeune, durant les après-midis chaudes de juillet chez ma grand-mère, je faisais partie des millions de téléspectateurs réunis pour assister au rituel national qu'est le Tour de France. Aujourd'hui, photographe officielle de la Grande Boucle, je sillonne les routes à toute vitesse, à l'arrière d'une moto. Nous suivons le peloton à un rythme effréné pour raconter la ferveur et les rouages de cette rencontre sportive. Ces images des dernières éditions proposent une immersion dans la magie du Tour, le summum du cyclisme. Des mollets boursoufflés par l'effort à l'immensité des paysages traversés, tout participe au spectacle, à l'héroïsation de quelques êtres. Je suis fascinée par ce rassemblement, cet héritage fort, par les marées humaines que traversent les coureurs souffrants, la beauté des montagnes et l'adrénaline provoquée par chaque descente de col.

Le grand départ du Tour de France 2019 eut lieu le 6 juillet à Bruxelles, en hommage à Eddy Merckx qui remporta son premier Tour cinquante ans auparavant. Ici, la difficulté de l'étape : le mur de Grammont.





© Jérémy André

Charlène Flores

Diplômée en science politique, Charlène Flores s'est formée à la photographie aux Gobelins – L'École de l'Image, en 2018. Elle a d'abord enquêté sur deux problèmes environnementaux qui rongent la Bretagne, sa région natale : la prolifération des algues vertes toxiques et la pollution lumineuse issue des serres industrielles de tomates. Publié et repris largement dans la presse, ce travail lui a permis d'intégrer le collectif Divergence dès septembre 2019. Russophone et sinophone, elle documente également des singularités géopolitiques comme la Transnistrie (entre la Moldavie et l'Ukraine), la Kalmoukie (une république de Russie), ou encore Hongkong, où, enceinte de trois mois, elle s'est installée en janvier 2020.

ÊTRE FEMME PHOTOGRAPHE

« Arrivée à Hongkong pour m'y établir comme photographe, je n'ai quasiment pas cessé de travailler malgré ma grossesse. Je ne pouvais tout simplement pas me permettre d'attendre la naissance ou que mon enfant ait quelques mois. Il faut être lucide : la précarité et l'exigence simultanée de surperformance sont inconciliables avec la maternité. Malgré les difficultés, de nombreuses femmes sont à la fois mères et photographes indépendantes, mais c'est à l'évidence un obstacle de taille. Sans système d'aides ou de soutien, le monde de la photographie se prive de nombre de talents. »

« Ils ne peuvent pas tous nous tuer »*

À partir de mars 2019, les Hongkongais se mobilisent contre un projet de loi d'extradition vers la Chine. Cette nouvelle « révolution des parapluies » (nom de la contestation depuis 2014) rassemble jusqu'à 2 millions de personnes dans les rues. La proposition de loi est officiellement retirée sept mois plus tard, le 23 octobre 2019. Malgré une répression implacable, avec parfois des tirs à balles réelles, les démocrates hongkongais, qui exigent le suffrage universel, ne baissent pas les bras. Mais en 2020, Pékin profite de la pandémie de Covid-19 pour édicter une loi de Sécurité nationale, entérinant la perte d'autonomie dont bénéficie l'ancienne colonie britannique. Des dizaines de militants pro-démocratie sont arrêtés, ceux qui veulent échapper à l'emprisonnement partent en exil. Ces photos documentent la lente et néanmoins brutale suppression de l'espace démocratique d'une région qui fut un temps une des plus libres d'Asie.

*Traduction de « They can't kill us all », le slogan des manifestants à Hongkong, repris sur les pancartes, banderoles et tee-shirts.

Hongkong, parc Victoria, le 4 juin 2020. Des milliers de personnes se sont rassemblées pour commémorer le 31^e anniversaire du massacre de Tiananmen en bravant l'interdiction des autorités chinoises.





Tori Ferenc

Polonaise vivant à Londres, Tori Ferenc est une photographe de portraits et de reportages documentaires. Elle s'intéresse en particulier aux communautés marginalisées et a témoigné des réalités des réfugiés kurdes en France, des juifs orthodoxes dans le nord de Londres, des tziganes en Serbie, notamment. Ses photographies paraissent dans la presse internationale (« New York Times », « Washington Post », « Time », « Bloomberg », « Financial Times », « The Guardian »...). Son travail a été exposé à la Royal Photographic Society, en 2017, et au Salon du Portrait (G-B), en 2018. Elle est représentée par l'agence Institute.

ÊTRE FEMME PHOTOGRAPHE

« C'est un avantage d'être une femme photographe documentaire dans ce milieu fortement dominé par les hommes. Je trouve qu'il est plus facile de gagner la confiance de quelqu'un si l'on n'est pas perçu comme une menace. Et qui est moins menaçant qu'une femme ? Quant à la représentation des femmes photographes, c'est une question extrêmement importante. Leur offrir un espace pour pouvoir découvrir leur talent, c'est leur donner la possibilité d'être vues. »

Travellers

Bien qu'ils soient présents depuis des siècles en Grande-Bretagne et en Irlande, les Travellers (« les voyageurs »), un peuple nomade, forment une minorité ethnique qui subit toujours rejet et discriminations. Les médias dominants véhiculent sur eux des préjugés négatifs et la population leur est souvent hostile. Plus de 75% des Travellers se sont fixés maintenant dans les faubourgs des villes, mais ils restent fiers de leur culture. Ils la célèbrent en se réunissant, la famille et la foi étant des notions qui leur sont importantes. Les foires annuelles aux chevaux (certaines remontent au XVIII^e siècle) sont l'un de leurs rassemblements traditionnels, car les Travellers ont été de tout temps un peuple cavalier. À côté des remorques et des utilitaires aménagés en habitation, des caravanes de diseurs de bonne aventure, des antiquaires, des stands de vêtements ou encore des camions de restauration rapide, le temps d'un week-end.



Carla avec un poulet pendant une foire aux chevaux (Angleterre, 2019).



© Rami Hanafi

Julie Glassberg

À l'issue de quatre années en arts graphiques, Julie Glassberg décide de se consacrer à sa passion : la photographie. Elle part en 2008 étudier la photographie documentaire à l'International Center of Photography (ICP), à New York. Après sept années passées dans cette ville, elle s'installe à Tokyo pendant un an. En 2016, elle est invitée en résidence durant un semestre au Swatch Art Peace Hotel, à Shanghai. Julie Glassberg s'intéresse particulièrement à la diversité des cultures et aux marginaux. La photographie est un laissez-passer pour des univers qu'elle n'aurait jamais pu voir autrement, dit-elle. Son travail est publié régulièrement dans la presse internationale et a été récompensé à plusieurs reprises.

ÊTRE FEMME PHOTOGRAPHE

« Je n'aime pas du tout la catégorie "femme photographe" (ou femme quoi que ce soit, d'ailleurs). Pour moi la sensibilité et la façon de photographier ont à voir avec le vécu, les connaissances et la personnalité de la personne, et non avec son genre. C'est bien dommage que les femmes soient sous-représentées dans le métier – les femmes de talent ne manquent pas pourtant. Et même si ce Festival est vraiment nécessaire actuellement pour provoquer une prise de conscience qui semble trop tarder, j'attends vivement le jour où ce ne sera plus le cas. »

Célèbres inconnus

La session portrait est un moment unique que j'affectionne. Je ne crois pas au fait de « révéler une personne » à travers un portrait ; chacune est riche de multiples facettes. Mais je tente de retrouver une forme d'authenticité et d'honnêteté. Ce n'est pas LA Vérité, mais c'est celle d'un moment partagé. Et cela ne change rien que la personne soit connue ou non, ce sont des humains que je photographie. J'apprécie l'intensité qui se dégage de certaines rencontres, parfois fugaces. Les silences, qui peuvent être gênants, laissent ressortir des aspects touchants. Je n'aime pas trop diriger même si je m'inspire beaucoup du cinéma pour la lumière, l'atmosphère et les cadrages. Le portrait est un mélange de deux univers, celui de la personne photographiée et le mien, de ce qu'elle veut bien me montrer, de ce que je perçois et ressens. C'est une véritable collaboration.

Tony Disco, à Coney Island (New York). Pour la chronique hebdomadaire « Character Study » du « New York Times ».





© Raqaye Kadhem

Emilienne Malfatto

Emilienne Malfatto est photojournaliste et photographe documentaire. Après des études en France et en Colombie, elle entre à l'Agence France-Presse puis s'installe en freelance au Kurdistan irakien, en 2015. Curieuse d'un Irak méconnu, elle découvre les marais de Mésopotamie en 2016 et y retourne régulièrement depuis. Sa connaissance du pays, de la langue et des codes sociaux lui permettent de documenter des aspects intimes de la société. Elle collabore avec le « Washington Post » et est également autrice du roman « Que sur toi se lamente le Tigre », dont l'action se situe en Mésopotamie.

ÊTRE FEMME PHOTOGRAPHE

« Je travaille principalement en Irak, la plupart du temps seule. Je ne compte plus les fois où l'on m'a demandé : "Ça n'est pas trop dur pour une femme ?" La réponse est non. Au contraire, c'est souvent un atout : j'ai accès au monde des femmes, des familles, à ce qui se passe derrière les portes fermées, derrière les voiles. Mais je suis aussi une femme étrangère : j'ai de ce fait également accès au monde des hommes ; ils acceptent de me traiter d'égal à égal. Je n'ai pas à me plier aux injonctions imposées, hélas, aux femmes irakiennes. »

Le dernier Éden

C'est un autre Irak. Inattendu. Les marais de Mésopotamie, dans le sud du pays, font figure de jardin d'Éden, d'oasis en plein désert. Les « Arabes des marais » (Ma'dan), comme on les nomme, vivent entre roseaux et buffles d'eau dans cette région qui semble hors du temps, où l'on a retrouvé les premières traces d'écriture.

Cet espace est pourtant menacé : après la guerre Iran-Irak, et un assèchement délibéré en 1991, le danger vient aujourd'hui des barrages sur le Tigre et l'Euphrate, les fleuves qui alimentent la zone en eau. Turquie, Syrie, Irak : tous se servent en amont. Et le réchauffement climatique aggrave la situation.

Les marais ne couvrent plus que 3 000 km², contre 15 000 jadis. Si l'eau vient à manquer durablement, les habitants devront partir. Ils seront chassés d'une enclave de paix et jetés dans des zones de troubles. Chassés de l'Éden.

Un « Ma'dan » mène sa barque dans les marais de Mésopotamie, dans le sud de l'Irak.





Justyna Mielnikiewicz

Photojournaliste indépendante polonaise, membre de l'agence MAPS, Justyna Mielnikiewicz, qui vit en Géorgie depuis 2003, est reconnue comme une spécialiste de l'ex-URSS. En 2009, elle reçoit le prix Canon de la femme photojournaliste pour son reportage « Souffrance partagée, lignes divisées » sur le Caucase. Son premier ouvrage, « Woman with a Monkey - Caucasus in Short Notes and Photographs », paraît en 2014. Trois ans plus tard, elle expose « A Ukraine Runs Through It », le résultat de son immersion en Ukraine – lors de la révolution Euro-maidan et des conflits du Donbass et de Crimée. Soutenue par la bourse W. Eugene Smith Memorial Fund (2016), elle poursuit son travail sur la formation de l'identité nationale dans les anciennes républiques socialistes soviétiques. Récompensée par des prix prestigieux (Aftermath Project, World Press Photo...), elle est publiée dans les plus grands médias internationaux.

ÊTRE FEMME PHOTOGRAPHE

« Je n'aime pas qu'on me demande ce que c'est d'être une "femme photographe" parce que je n'ai jamais pensé que mon sexe était une limite en quoi que ce soit. Être qualifiée comme originaire d'un village ou d'Europe de l'Est peut-être, mais pas en tant que femme. D'un autre côté, les études et statistiques montrent toujours que beaucoup moins de femmes parviennent au sommet de la profession ; je comprends donc l'importance de le souligner afin d'inciter d'autres femmes à se considérer comme égales. Il n'y a rien dans le fait d'être une femme qui nous rende moins intelligentes, talentueuses, compatissantes, ambitieuses et travailleuses que les hommes pourraient l'être. »

Haut-Karabagh, conflit sur les montagnes

La guerre du Haut-Karabagh a eu lieu entre 1988 et 1994 dans l'enclave ethnique du même nom, située au sud-ouest de l'Azerbaïdjan, entre les Arméniens de ce territoire alliés à la République d'Arménie et la république d'Azerbaïdjan. Ces deux pays revendiquent la propriété territoriale de cette région, objet de conflits depuis des siècles. Après le cessez-le-feu de mai 1994 entre Erevan et Bakou, les tensions entre les deux pays au sujet du Haut-Karabagh persistent et dégénèrent régulièrement en affrontements meurtriers. En 2020, les opérations militaires se multiplient et l'Azerbaïdjan, soutenu par la Turquie, reprend le contrôle de la plupart des territoires considérés occupés. Le 10 novembre 2020, nouvel accord de cessez-le-feu, mais aucun accord de paix officiel n'est signé. Les combats auraient fait près de 5 000 morts, principalement des militaires. Et des milliers de déplacés. Aujourd'hui, l'avenir du Haut-Karabagh dépend des puissances régionales (Russie, Turquie et Iran) mais, surtout, de la capacité de réconciliation des deux peuples.



Novembre 2020. Des réfugiés du Haut-Karabagh quittent Erevan (Arménie), où ils s'étaient réfugiés au début de la guerre, pour rentrer chez eux.



Katie Orlinsky

Originaire de New York, elle a commencé sa carrière de photographe au Mexique, il y a treize ans. Depuis, elle a sillonné le monde entier avec son appareil, documentant notamment les problèmes sociaux – en révélant les situations extrêmes dans lesquelles vivent certaines personnes – et, en arrière-plan, les grands problèmes mondiaux. Depuis 2013, elle s’est focalisée sur les effets du dérèglement climatique et la transformation de la relation entre les humains, les animaux et la Terre. Ses travaux sont publiés dans des médias prestigieux et ont été largement récompensés. Titulaire d’un master en journalisme de l’université Columbia (Etats-Unis), elle a été en 2018 la titulaire de la chaire de journalisme Snedden à l’université d’Alaska Fairbanks.

ÊTRE FEMME PHOTOGRAPHE

« Être une femme photographe signifie que je fais partie d’une communauté incroyable, envers laquelle je suis reconnaissante. Des femmes photographes et des photographes non-binaires sont ma source d’inspiration, et aussi de très bonnes amies. Nous nous soutenons et nous nous construisons mutuellement. Ce n’est un secret pour personne que l’industrie de la photographie est dominée par les hommes, centrée sur un regard masculin occidental. Cependant, j’ai bon espoir que ce ne soit plus le cas pour très longtemps. Rien qu’au cours des dernières années, il y a eu beaucoup de changements positifs. »

Chasing Winter*

Nulle part ailleurs le dérèglement climatique n’est plus flagrant que dans l’Arctique alaskien. Les scientifiques appellent l’Alaska le « ground zero » du changement climatique : il se traduit par des températures de plus en plus élevées, des incendies de forêt dévastateurs, des tempêtes intenses, la disparition de la banquise, le recul des glaciers, le dégel du pergélisol et la diminution des habitats naturels – affectant à la fois les espèces animales et les humains qui en dépendent. Pour les populations autochtones d’Alaska, particulièrement en zones rurales, ce changement menace de mettre fin à leur mode de vie ancestral, ponctué par la chasse, la pêche et la recherche de nourriture. Les conditions de chasse sont devenues de plus en plus dangereuses, car imprévisibles. De nouvelles migrations s’amorcent, des animaux meurent, et ces modifications affectent les communautés qui dépendent de la faune pour leur alimentation, leurs revenus et leurs pratiques spirituelles.

* Chasser l’hiver

Leo Sage est parti pêcher sur le bateau de son père sur l’océan Arctique mais il est revenu bredouille.



Lynn Wu



Taïwanaise d'origine, Lynn Wu s'est spécialisée en photographie sous-marine, et particulièrement en macrophotographie. C'est lors d'un voyage aux Palaos, en 2006, qu'elle se découvre une passion pour le monde aquatique. Un vrai coup de foudre. Depuis, elle se consacre à la découverte de l'océan, munie de ses appareils photo. Elle désire partager ses œuvres avec les amoureux, comme elle, du « grand bleu », et espère toujours capturer davantage d'images fascinantes. Ses travaux ont reçu plus de 50 prix nationaux et étrangers, et sont publiés dans la presse (« Nature's Best Photography » – États-Unis, « Apple Daily » – Taïwan, « Daily Mail » – Grande-Bretagne, etc.)

ÊTRE FEMME PHOTOGRAPHE

« N'arrête pas tous tes rêves parce que tu es une fille. Fais juste ce que tu veux ! »

Créatures marines

La mer regorge de créatures étonnantes, parfois bizarres voire même effrayantes. Les photographies sous-marines dévoilent ici quelques spécimens qui peuplent les fonds des mers de Chine et des Philippines. Le « Triangle de corail », une zone de l'océan Pacifique comprenant les eaux qui baignent l'Indonésie, la Malaisie, les Philippines et les îles Salomon, abrite plus de 3 000 sortes de poissons de récifs et de nombreuses espèces marines – calmars, pieuvres, hippocampes, nudibranches (des mollusques gastéropodes), etc. Cet habitat marin qui constitue également le moyen de subsistance des pêcheurs locaux est menacé.

Ces dernières années, certaines espèces ont vu leur population drastiquement diminuer. La destruction des récifs de corail et des ressources biologiques marines qui en dépendent pourrait aussi attiser les tensions en mer de Chine méridionale et accroître les risques de conflit.

La *Costasiella kuroshimae* est une petite limace de mer ne dépassant pas 10 millimètres de longueur, appelée aussi limace-mouton.





Éducation à l'image / École de Houlgate

Projet coordonné par Anne Degroux,
avec le soutien de la Drac Normandie.

Dès la première année, le Festival a mené un projet pédagogique avec l'école primaire de Houlgate et, cette année, pour sa quatrième édition, il lui a donné une nouvelle ampleur. Durant six mois, ce dispositif a bénéficié aux enfants de toutes les classes pour les former à et par l'image. Grâce à des ateliers conduits par des professionnelles, les écoliers ont

découvert les métiers de l'image, se sont confrontés à une diversité de points de vue, ont appris à affûter leur regard, à appréhender les étapes de production, diffusion et réception des images. En prenant conscience des diverses façons possibles de voir et de regarder, les enfants perçoivent pleinement le monde qui les entoure et mesurent leur capacité à s'y impliquer.

Jardin des Roses 

Atelier photographique avec les jeunes du CPCV

(Se) Rencontrer

Atelier animé par Delphine Blast,
avec le soutien de la Drac Normandie
et de la Fondation Orange.

Hasna, Léa, Abdelhadi, Souleymane, Amos, Yéli et Aboubacar. Ils sont sept jeunes, tous venus d'horizons différents, de France et d'ailleurs, habitant à Houlgate depuis plusieurs mois ou plusieurs années dans le lieu de vie du CPCV où l'Aide sociale à l'Enfance (ASE) les a placés. Pendant plus de deux mois, ils ont exploré les multiples aspects de la photographie de portrait en maniant différentes techniques, de la photographie de studio au reportage en passant par l'instantané du Polaroid.

Ils se sont ancrés encore un peu plus dans la ville et ont tissé des liens avec les habitants au travers de leur projet final axé autour de la famille et, plus précisément, des relations « père-fille ». Ils sont allés à la rencontre de plusieurs familles afin de les photographier chez eux, dans leur intimité.



FOCUS HAÏTI

Avec le soutien du programme
Résidence Culture du ministère de la Culture.



Pratique du « bain de chance » durant la fête des guédés du 2 novembre, au cimetière de Port-au-Prince, Haïti.

En Haïti, bien qu'elles soient désignées par le terme « potomitan », c'est-à-dire « chef de famille », les femmes sont les premières victimes de violence. Et elles le sont doublement : à cause des conditions inhérentes au pays, et des discriminations sociales de genre. La lutte en faveur des droits des femmes en Haïti ne date pas d'hier. Des groupes de femmes ont été à l'avant-garde des soulèvements politiques contre les injustices, que ce soit à l'époque coloniale, dans la lutte contre l'esclavage, puis lors de la création, en 1934, de la Ligue féminine d'Action sociale. Même si le chemin à parcourir reste encore long, les luttes féministes ont permis l'ouverture de certaines professions et sont apparues des avocates, doctresses, enseignantes, directrices de banque, artistes, écrivaines, etc. Puis il y a l'émergence de femmes sur des terrains jusqu'alors réservés aux hommes, notamment celui de l'image. Après le tremblement de terre du 12 janvier 2010, de plus en plus de femmes se sont intéressées à la photographie et au cinéma. La plupart utilisent l'objectif comme une forme de résistance pour continuer de dénoncer et de militer contre toutes sortes de violences et d'exclusions. Si nous partageons l'adage qu'une image vaut mille mots, la conscientisation peut donc passer par l'image. Elle permet d'accéder aux perceptions et aux représentations de la réalité là où la voix est réduite au silence.

Un tour d'horizon de travaux de femmes photographes haïtiennes sera présenté lors du week-end d'ouverture du Festival : Fabienne Douce et Edine Célestin du Collectif K2D, Keziah Jean, Roselaure Charles, etc.

Narline Novembre



Photographe haïtienne et travailleuse sociale, elle coordonne notamment des projets à Média Elle, une structure audiovisuelle haïtienne regroupant des femmes photographes, cinéastes et journalistes qui a pour but de faire entendre la voix des femmes à travers le pays. Toutes interviennent en priorité dans les quartiers populaires, notamment en animant des ateliers d'initiation aux métiers de l'audiovisuel.



NOS PARTENAIRES

Partenaires institutionnels



Partenaires



Le Festival remercie

La ville de Houlgate, le maire Olivier Colin, Laurent Laemle, Annie Dubos, Olivier Homolle, Dominique Frot, Catherine Poulain et tous les conseillers municipaux pour leur accueil et leur soutien. Nathalie Vassalière, Nicolas Granger, et les employés de la ville. Le service technique, ainsi qu'Eric Lebret, Didier Lecoq et Nathalie Lacroix pour leur travail si précieux. Tous les partenaires.

et

Gisèle Charollois, Malika Sadaoui pour l'administratif, Marie-Hélène Clavel-Catteau pour la révision et l'édition, Sabine Delassus pour la relecture, Anne Degroux pour la communication tous supports et les projets pédagogiques scolaires. Géraldine Lafont pour le graphisme et les montages. Laurence Neige pour le site internet. Marianne Baroso, Magali Jumilus pour l'application web.

Michel Gigou, Yann Guillemette, Joanna de Kergorlay, Christian Masson et les bénévoles pour leur participation amicale.

TRANSPORTS

Par la route

Autoroute A13 :
Sortie « La haie tondue » depuis Paris.
Sortie « Dozulé » depuis Caen.

Par le train

Arrêt SNCF de Houlgate.

Par les bus verts

Liaison n°20 : Le Havre - Honfleur - Deauville - Caen.
www.busverts.fr / Tél. : 0810 214 214

Par avion

Aéroport de Deauville St Gatiens (20 km).
Aéroport de Caen Carpiquet (30 km).

Par ferry

Gare maritime de Ouistreham (28 km).
Gare maritime du Havre (45 km).



HÉBERGEMENTS

Camping de la plage

59, rue Henri-Dobert, 14510 Houlgate
camping-houlgate.com ☎ 02 31 28 73 07

Castel de Siam

1, boulevard des Belges, 14510 Houlgate
casteldesiam.com ☎ 02 31 24 83 47

CPCV Normandie

4, impasse Évangélique, 14510 Houlgate
cpcvnormandie.fr ☎ 02 31 28 70 80

Hostellerie Normande

11, rue Emile-Deschanel, 14510 Houlgate
hotel-houlgate.com ☎ 02 31 24 85 50

La Maison d'Emilie

25, avenue des Alliés, 14510 Houlgate
lamaisondemilie.net ☎ 02 31 57 24 15

Le Normand

40, rue du Général-Leclerc, 14510 Houlgate
hotelhoulgate-lenormand.com ☎ 02 31 24 81 81

Les Cabines

17, rue des Bains, 14510 Houlgate
lescabineshoulgate.com ☎ 02 31 06 08 88

Logis Auberge des Aulnettes

Route de la Corniche, 14510 Houlgate
aubergedesaulnettes.fr ☎ 02 31 28 00 28

Résidence Pierre et Vacances premium

3, rue Charles-Sevestre, 14510 Houlgate
pierreetvacances.com ☎ 0 891 70 11 05

Villa Les Bains

31, rue des Bains, 14510 Houlgate
hotelhoulgate.fr ☎ 02 31 24 80

Hôtel de la Plage

99, rue des Bains, 14510 Houlgate
hoteldelaplage-houlgate.fr ☎ 02 31 28 70 60

SUIVEZ-NOUS

lesfemmessexposit.com f @lesfemmessexposit

CONTACT PRESSE

Anne Degroux, anne.degroux@gmail.com

06 62 69 72 26

Une photo libre de droit par sujet est disponible sur demande.